

Des nouvelles du monde

Amsterdam, village global de Johan van der Keuken

Gérard Grugeau

Number 87, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23616ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1997). Review of [Des nouvelles du monde / *Amsterdam, village global* de Johan van der Keuken]. *24 images*, (87), 47–47.

DES NOUVELLES DU MONDE

PAR GÉRARD GRUGEAU



Johan van der Keuken sur le tournage.

Si le documentaire consiste à partager une expérience à la fois humaine et esthétique, rares sont les films qui, par la grâce et l'intelligence absolue du montage, parviennent à fondre les images en une entité organique et puissante, tout en s'aventurant sur les chemins buissonniers de la création dans une totale liberté d'improvisation. Coup de cœur! La Cinémathèque consacrait récemment une journée complète à Johan van der Keuken («l'ami de longue date») et présentait en avant-première *Amsterdam, village global*, une de ces œuvres-maîtresses qui «savent» encore (savoir-faire, au sens noble, artisanal) étreindre le réel et le monde sans jamais rien céder sur un évident plaisir de raconter et de filmer. Au centre d'un titre évocateur s'il en est: Amsterdam, ville-mosaïque riche de son passé et ouverte aujourd'hui à la multiplicité des cultures. Ville-creuset donnée à voir essentiellement à travers le regard de ses nouveaux arrivants (Marocains, Boliviens, Tchétchènes, Africains) qui sont venus fertiliser de leur identité le pays d'accueil tout en maintenant un pont avec leur terre d'origine. Amsterdam donc comme condensé de ce *village global* qu'est devenue la planète et dont la télévision, du haut de sa

médiocrité aveugle et autosatisfaite, ne saura jamais vraiment rendre compte parce qu'elle a, entre autres, bien trop peur «d'une parole qui pourrait prendre son temps». Avec ses quatre heures de pur plaisir, le film de van der Keuken s'édifie au contraire dans la durée et s'inscrit en faux contre la dégradation organique du monde en redonnant tout son sens à la notion galvaudée de «village global». L'espace de séquences tournées en Bolivie et en Tchétchénie, le cinéaste accompagne ses concitoyens d'adoption au pays de leurs racines où chacun agit en quelque sorte comme passeur du récit. Par ce système de relais qui permet de préserver le fil humain, le film capte l'éternité du monde – et sa douleur – dans l'exemplarité des gestes quotidiens, chaque culture sécrétant sa propre apparence secrète de la beauté. Ainsi, à partir d'Amsterdam la généreuse, se tissent de nouvelles solidarités, s'effectue un travail de remise en perspective et de mémoire au-delà des frontières arbitraires. Comme en témoignent les lents panoramiques qui glissent sur les riches façades le long de ses canaux, Amsterdam a aussi une histoire lourde de secrets. Ce qui nous vaudra une émouvante remontée dans la mémoire d'une famille juive avec, là encore, de singuliers

conteurs (une mère et son fils) qui prendront en charge le récit sous l'œil solidairement disponible de la caméra.

Ce ne sont là que quelques-unes des belles rencontres d'*Amsterdam, village global* portées par un vrai désir contagieux, celui de la quête des images justes et des paroles neuves. Mais, à l'image des corps nus faisant l'amour dans la plus totale confusion des genres en clôture du film, cette plongée franche et formidablement ouverte et dégagée dans l'intimité d'une ville passe avant tout par l'incroyable versatilité du cinéma de van der Keuken. Venu de la photographie, le «Hollandais volant» est aussi son propre caméraman et son propre monteur. Et rarement chez un cinéaste, ressent-on avec autant d'acuité la respiration de la caméra comme si celle-ci était le prolongement de l'œil de l'artiste, une sorte de «scalpel» défricheur permettant d'appréhender physiquement le réel. Une caméra très mobile, à l'humeur tour à tour intempestive, enjouée ou langoureuse, qui affirme constamment sa présence interventionniste dans le présent du monde pour prendre acte et laisser sa marque. Jazzé dans ses moments les plus libres (voir la partition musicale du film), le montage jongle allègrement avec la grande souplesse du cadre et va jusqu'à exploser littéralement lors d'une éblouissante séquence expérimentale qui débouche sur la plus pure abstraction plastique. Le film se construit ainsi fébrilement dans le mouvement incessant de ses arabesques narratives. Peintre inspiré de l'ombre et de la lumière (superbe séquence sous l'arche du pont qui miroite comme les ors raffinés des tableaux de Klimt), musicien allumé du réel qu'il transfigure à coups d'éclats, de ruptures et de plages d'accalmie privilégiant l'humain et la parole, van der Keuken déploie une audace inventive sans cesse renouvelée, comme s'il voulait faire en sorte que son cinéma épouse inlassablement l'éloquente formule de Paul Klee: «L'art ne reproduit pas le visible, il rend visible». Il va de soi que ces quelques lignes ne sauraient épuiser la richesse d'une telle œuvre. Advenant qu'*Amsterdam, village global* repasse par nos écrans, il faudra y revenir. ■

AMSTERDAM, VILLAGE GLOBAL

Pays-Bas 1996. Ré. et ph.: Johan van der Keuken. Son: Noshka van der Lely. Mont.: van der Keuken et Barbara Hin. 245 minutes. Couleur.